

**DIDALL**

**LUMIÈRES  
GOTHIQUES**

Collection

~Hikikomoris en sortie~



**La Mêsonetta**

# LUMIÈRES GOTHIQUES

de

Didall

Collection ~ Hikikomoris en sortie~

Les Éditions de La Mésnetta

Nouvelles gothiques du XXI<sup>e</sup> siècle

ISBN Epub 978-2-491625-25-2

ISBN POD 978-2-491625-26-9

---

Tous droits réservés aux Éditions de La Mésnetta ©®



Illustration de J. Druillet parue dans l'édition de "La Légende des siècles", V. Hugo, d'Émile Testard (1886)

et mis en photographie par Didall.

# Les chiens

## Prologue

Je suis né ou je suis mort le 27 juillet 1788, le bel été dardait ses fiers rayons et la nature s'épanouissait en toutes ses parties. Nous-mêmes, frères humains qui après moi vivaient, ressentions en nos cœurs cette ardente chaleur, nos esprits animaux reprenaient leur vigueur, et la raison, assoupie par la torpeur, laissait tous les désirs étendre leur empire.

Je suis né ou je suis mort ce matin-là, à l'aube, aux premières lueurs d'un jour qui devait être radieux et qui pour moi fut le dernier de ma vie d'homme, le premier de ma vie de spectre.

Je suis mort au jour naissant, aux pâles clartés, la tête fracassée, le corps déchiqueté. Assommé, je fus jeté nu aux chiens ; après deux jours de jeûne, la meute affamée s'abreuva de mon sang, se repêta de ma chair : j'étais la proie et c'était la curée.

À peine jeté dans le chenil, les chiens retroussèrent leurs babines, grognant de rage les crocs en avant, ils bavaient à l'arrêt, comme attendant un ordre. Alors, un mâtin plus féroce me saisit à la gorge, le sang jaillit et la meute enivrée par le flot écarlate et poisseux, affolée par cette odeur épaisse, excitée par ses propres hurlements, dépeça mes membres, fouilla mes entrailles, goba mes yeux, fit des osselets de mes pieds, m'arracha le cœur. Toutes ces babines rouges dégouttant de mon dernier soupir.

Deux jeunes dogues, à peine adultes, enfonçant leurs crocs dans mon crâne fêlé, l'éclatèrent tout-à-fait, et se mordant rageusement l'un l'autre, lampèrent ma cervelle. Elle était bonne, il faut croire, car il n'en est rien resté. J'en étais fier, il est vrai, car je la croyais vouée aux plus hautes destinées. Et tandis qu'une langue étirée entre deux mâchoires léchait jusqu'à la dernière goutte de ma raison raisonnée, de mon goût délicat et si juste, de mes humanités, de ma sagesse et de mon expérience des hommes et du monde, une vieille chienne, sagement à l'écart, ayant emporté un morceau de choix, croquait nonchalamment ce qui fut la fierté de ma virilité.

Quand le soleil parut à l'horizon, on ouvrit le chenil, et mes os par vingt gueules furent répandus dans le parc. Mon fémur droit fut enterré près du kiosque à musique, mais cette sépulture n'était qu'un garde-manger car deux jours plus tard il finit broyé dans la gueule du chef de meute.

Mon fémur gauche eut une autre destinée, disputé par deux mâles avides de combats, il vola au-dessus de l'enceinte du parc et tomba aux pieds de Gros-Jean. Le laboureur matinal, parti chercher ses bœufs, étonné de ce présent du ciel, revint en sa chaumière apporter à sa mie ce morceau d'aristocrate : un jarret de veau ! Certes décharné, mais qui donnerait du goût au brouet du soir, il scia l'os en cinq morceaux, et ma moelle bouillie infiltra les humeurs de toute la famille : la vieille, les parents, les trois garnements. Et en particulier de l'aîné, un gars de dix-sept ans qui savait son catéchisme et lisait, matois, le latin de messe que le curé lui enseignait paternellement, sa main molle et sage flattant la cuisse ferme du jeune paysan, effleurant à peine les fesses rebondies que d'autres plus ardents avaient défroquées et remplies

du foutre de leur témérité. Jacques attendait vainement l'hommage de l'abbé et déjà s'ennuyait de sa passivité.

Mon corps éparpillé n'était plus, j'étais esprit.

## Premier tableau

Julie, chère Julie, Julie mon cœur, Julie ma mie, Julie mon bijou, ce soir-là je t'ai aimée pour la dernière fois.

Vers minuit, les dernières bougies du château mouchées, je te pressais dans mes bras sur le chemin du kiosque à musique, la nuit était douce et mon cœur enivré tenait serrée ta taille, mes lèvres cherchaient les tiennes, mes pas de guingois faisaient crisser le gravier blanc. Point de sérénade ce soir, et dépassant le kiosque nous poursuivîmes jusqu'au pavillon rose. Une faible lueur filtrait à travers les rideaux tirés, nous entrâmes enlacés, le marquis assis dans un fauteuil devisait calmement avec le chevalier, son ami, son intime, l'amant de son épouse. Toujours courtois il nous servit une coupe de vin du Rhin, nous tombâmes sur le sofa.

Le chevalier appréciait d'un air de connaisseur ta gorge que j'avais déjà dénudée, mes lèvres taquinant un mamelon ou ma langue soulignant le pourtour foncé de son alter ego, ma main sous tes jupons remontait ta cuisse, la partie commençait.

Tu étais allongée, alanguie sur le sofa, je te faisais face presque sans plus te toucher que du bout des lèvres et du bout des doigts. Le chevalier déboutonna jupe et jupons, le marquis ma culotte, avec moins de délicatesse il est vrai, plus de passion peut-être, attardant sa main sur mes génitoires, les flattant, les serrant, vérifiant la raideur de mon vit, et posant ses deux mains sur mes fesses ; comme le chevalier s'était emparé de tes tétons, je me repliai sur ton sexe que je léchais tendrement tandis que je sentais le marquis prendre d'assaut mon cul.

Et le jeu continua ainsi entre gens de bonne compagnie. Le chevalier avait une vessie de porc pour te prendre, ma gentille Julie, car la marquise, cette perfide, l'avait mis en garde contre certaines maladies, mais sa confiance en moi était plus grande car il ne prit pas de telles précautions, moi non plus d'ailleurs quand vint mon tour de t'honorer ma belle.

Pendant un intermède bachique, le marquis disputa avec le chevalier du meilleur entre mon cul et ton con ; celui-ci tout en reconnaissant avoir pris bien du plaisir au premier penchait plutôt pour le second. « Vous y prendrez goût, vous verrez, moi je n'aime plus que ça, déjà voyez comme cette première fois vous a plu, il faut dire que nous avons là un morceau de choix. » disant ces mots soit il me caressait le cul à pleine main soit son index se livrait à quelque autre agacerie.

La question n'étant pas tranchée définitivement, ils en reprirent l'examen. Julie et moi, nous prêtâmes de bonne grâce à l'éclaircissement du chevalier ; non seulement il ne changea pas d'avis, mais même il conclut au grand dam du mari qu'il préférerait foutre la marquise que moi. Et le mari de rétorquer que là il exagérait, qu'on ne pouvait y croire, que peut-être il s'y prenait mal, puisque c'était la première fois. Sitôt dit, il lui remontra comment procéder, ce dont je me serais bien passé, pour des raisons trop délicates à vous exposer, car en ces matières il faut garder réserve et pudeur, ce à quoi je me suis toujours appliqué.

Enfin, vers les quatre heures, ces messieurs se retirèrent, et après nous être de nouveau restaurés, je jouais un peu de clavecin, quelques vieux airs de Couperin je crois, puis la tendresse nous reprit. Julie, tu dus partir et, las de tous ces exercices, je m'endormis sur le sofa.

Pour ne jamais m'éveiller, hélas !





## Second tableau

La marquise sortit à cinq heures, il était bien tôt pour notre marquise, la veille, elle avait eu ses vapeurs et ce matin-là elle était de l'humeur la plus noire. Roger son garde-chasse l'accompagnait en retrait de quelques pas, il portait un manche de pioche. Elle se dirigea vers le kiosque à musique, mais le dépassant elle poursuivit jusqu'au pavillon rose.

Contrairement à son habitude elle était mal apprêtée, une ample cape noire couvrait sa robe de chambre dont on apercevait en bas la moire orange qui luisait. Elle portait des escarpins rouges, saugrenus dans ce petit matin, qui trahissaient sa hâte mais qui ne l'empêchaient pas de parcourir à grandes enjambées l'allée de gravier blanc, crissant sous son pas décidé. Julie n'avait pas peigné ses longs cheveux simplement retenus par un nœud de velours noir. Noir comme son cœur en cet instant, mais il s'agissait bien de velours, quand son âme était la proie du plus profond dégoût et quand son rang et son orgueil clamaient vengeance. Elle était cocue et recocue.

Elle ouvrit la porte du pavillon, me regarda une seconde reposer sur le sofa, n'ayant que ma chemise dont la dentelle était déchirée aux manchettes ; grimaçant de rage à ce tableau, à cette scène de genre : un bel endormi après une nuit d'amour, elle me désigna à son sbire qui m'appliqua aussitôt un fort coup sur le crâne. J'étais occis.

Roger me prit sous les bras, et me traîna hors du pavillon tandis que mon sang dégouttant sur le parquet, traçait la preuve de son crime. Le gaillard ne s'arrêta pas sur le perron, il descendit le chemin, maintenant suivi de la marquise, se dirigeant vers le chenil, mes pieds raclaient sur le gravier. Les chiens hurlant se jetaient sur le grillage, montant les uns sur les autres, affamés, les babines retroussées, se mordant furieusement : « ôte-lui la chemise », ce fut-là ma seule oraison funèbre. Roger ouvrit la grille et jeta ma dépouille aux fauves. A cet instant je n'étais pas mort, en catalepsie seulement. Elle renvoya Roger, restant quelques minutes pour assister à ma disparition. Sa rage diminuait, sa poitrine se soulevait de dégoût de tout ce sang, de ces viscères répandus, des membres arrachés, elle revoyait ce bel homme étendu, impudique sur le sofa, qui gisait maintenant sous la meute, on ne le voyait pas et on ne le verrait plus, elle restait cependant devant le chenil; elle sourit quand Mazarine, la vieille de la meute, emporta à l'écart ce qui faisait de moi un membre du sexe fort, alors elle ouvrit la porte et une partie de la meute aux gueules rougies, serrant les débris de ma chair, de mes os, se répandit dans le parc.

Elle rentra lentement, remontant l'allée, tranquille, le soleil brillait maintenant à l'horizon, ce jour radieux, je ne le verrais pas. Et Julie, qu'en ferait-elle ? Elle sourit à cette question.

La marquise ne sortait pas à cinq heures pour enfilez des perles.

## Troisième tableau

J'étais arrivé au château de Vanteuil une semaine plus tôt dans la voiture du marquis. Nous étions amis depuis quelques mois à ne plus pouvoir nous quitter. Je l'avais connu chez Madame Crespin, la femme du financier, en jouant au pharaon. Je gagnais beaucoup ce soir-là ; en aparté, il m'en fit la remarque, puis il me démontra que je trichais, ses preuves étaient si convaincantes que je ne pris pas la peine de les nier. D'un mot, il pouvait ruiner ma situation. Tout en le suivant dans l'enfilade des petits salons qu'il parcourait sans s'arrêter, je lui proposai de me retirer et de lui restituer ses pertes, il sourit :

— Il est bien question de ça !

Je lui proposai de lui céder tous mes gains :

— Allons donc ! Monsieur, vous parlez à un gentilhomme ! Non, ne vous inquiétez pas, je ne vais pas vous démasquer devant toute la société, je ne vais pas vous livrer au déshonneur de votre vilain métier.

Il tint parole, il ne me livra pas à ce déshonneur-là, mais à un autre.

J'avoue que ses pratiques, immorales mais si répandues, n'avaient pour moi qu'un inconvénient : l'ennui. Je n'en avais pas le goût, il le sentait parfois et m'en faisait le reproche, je m'y appliquais pourtant, mais sans passion, sans feu, certes non sans volupté. Ma timidité à son endroit pourtant ne le rebutait pas car c'était là le fond de son vice, il aimait à contraindre, à abuser, tromper ma froideur le ravissait.

Par ailleurs, nous nous entendions bien, nous avions quelques goûts communs : la musique, les livres et surtout les mathématiques. Il me flattait de grandes espérances, son entregent, sa position à la cour et surtout aux finances, me laissaient espérer quelque avantage, une position au ministère, ou mieux, mon rêve de toujours, agencer une loterie royale ; il en était justement question au dernier conseil, on cherchait un homme de l'ombre qui en dressa les plans et en tint les comptes. Ma fortune semblait assurée. Je le voyais tous les jours. J'étais sa dupe !

Arrivé au château, je fus présenté à la marquise, elle me reçut fort bien, elle connaissait quel personnage je jouais avec son époux, et ne semblait pas en être émue. Je compris le lendemain quand je vis le chevalier, bel officier de vingt ans plus jeune qu'elle ; il avait beaucoup d'allure, de la gaîté, de la courtoisie, un homme franc, sans mystère.

Le soir, je tapais un peu sur le clavecin, parfois la marquise chantait, nous jouions aux cartes, on recevait rarement, bref nous nous ennuyons ferme jusqu'à l'extinction des bougies. Alors chacun regagnait seul ses appartements et le ballet commençait.

Le chevalier devait traverser le premier étage dans un sens pour rejoindre sa maîtresse et moi dans l'autre pour retrouver mon amant, il s'agissait de ne pas se croiser ni à l'aller ni au retour, il y avait aussi à l'étage du mouvement dans la valetaille.

Dès mon arrivée, je remarquai Julie, jeune, pimpante, piquante, une gorge, oui une gorge dont on ne saurait que dire tant on restait bouche bée. Elle ne semblait pas si farouche, et le lendemain prétextant une indisposition, j'entrepris la demoiselle, elle résista un peu, mais me donna rendez-vous la nuit dans les combles. Il ne me fut pas difficile de convaincre mon ami

le marquis que j'avais bien mal au cul, et qu'il fallait qu'il laissât celui-ci un peu reposer après les assauts de la veille ; il m'accorda cette grâce.

Je tombais amoureux dès la première nuit.

Et, est-on sage quand on est amoureux ?

Notre manège fut bientôt découvert, du chevalier d'abord, puis du marquis qui proposa une soirée à quatre. Le moyen de refuser ? Julie reporta cette échéance à deux jours, espérant que d'ici-là ils nous oublieraient.

La veille de cette partie fine, la marquise me prit à part dans le jardin. Elle me fit entendre qu'elle en savait plus que je ne croyais, que non seulement j'étais le giton de son époux, ce dont elle pouvait encore s'accommoder, mais qu'en plus je jouais un vilain jeu d'entremetteur avec sa femme de chambre. Elle menaça de me faire chasser, et Julie aussi, si je ne cessais pas sur le champ. Je tombai de haut. Bredouillant d'abord quelques plates excuses, je l'assurais que je mettrais fin à ce jeu, qu'il ne s'agissait que d'une polissonnerie sans malice et sans conséquence ; elle me regarda avec le dernier mépris en ajoutant : « Tenez-vous-le pour dit » et me quitta.

Le marquis repoussa le rendez-vous galant à deux jours pour calmer la rancœur de son épouse. Celle-ci était très froide avec moi, très aigre avec Julie. Elle me traitait en larbin, ses valets, ses espions en fait, se montraient désagréables, voire menaçants à mon encontre. Je ne comprenais pas combien elle bouillait de rage, pourtant sans Julie, j'aurais fui, mais le moyen de l'abandonner ? Le moyen de résister à ses appâts ? Tout le jour je languissais d'elle dans l'attente de la retrouver la nuit venue.

Le soir initialement prévu pour notre quatuor, j'entendis la marquise vaquer une partie de la nuit dans les salons et même dans le parc, le lendemain elle était indisposée et n'apparut pas ; le marquis et le chevalier convinrent que la place était libre et rendez-vous fut pris à minuit dans le petit pavillon rose après le kiosque à musique.

Vous savez la suite.